

CES "NOUVEAUX PHILOSOPHES" DONT JE SUIS LE "TONTON"

par MAURICE CLAVEL



Lors d'un récent « Apostrophes », Bernard Pivot déclarait à Maurice Clavel : « Vous êtes l'ancêtre des nouveaux philosophes. » « Pourquoi pas ? » répond Clavel qui, dans son dernier livre, « Nous l'avons tous tué ou ce Juif de Socrate » (Seuil), veut, une fois de plus, « libérer la liberté ».

● A la sortie de ce désormais fameux « Apostrophes » sur les « nouveaux philosophes », où je me contentai de parler de mon « Socrate » et, selon Pivot, fus bien sage, cependant que Glucksmann secoudait les politiques politiciens de tous bords dans un grand cri qui devait toucher les plus simples, le peuple, la plèbe, je m'avancé vers lui et lui dit en plaisantant, ou

Glucksmann, le procureur.

Il dénonce le pouvoir. Ancien communiste, agrégé de philo, normalien, célèbre pour avoir écrit « la Cuisinière et le Mangeur d'hommes » et, récemment « les Maîtres penseurs », André Glucksmann est, à quarante ans, chercheur au C.n.r.s. Il dit : « On parle de Marx, pas des Russes morts au nom du socialisme. On parle des idéaux libéraux des U.s.a., pas des Vietnamiens brûlés au napalm. Les maîtres penseurs, qu'ils soient de Washington, de Moscou ou de Pékin, interviennent sans se soucier de ceux qu'ils tuent. » Ci-contre chez lui, près de la Bastille. Ci-dessus, à dr., lors de l'émission « Apostrophes » avec Clavel (à g.) et Lévy.

plutôt en plaisantant à demi : « Je peux mourir. » La veille, en effet, dans un numéro quasiment spécial du « Monde » qui exposait l'enjeu de l'émission et laissait entrevoir, çà et là, notre mise à mort (1), M. Pierre Viannson-Ponté, présentant l'ensemble, m'avait aimablement traité d'« oncle » de ces jeunes penseurs, ajoutant que je leur avait donné ma caution « christiano-gaullou-gauchiste ». Et Pivot, le soir même, non moins aimablement, me traitait de « tonton ». R y a là du vrai. Mais les choses en sont arrivées au point où le tonton, après avoir attesté, peut tester. Il se peut que j'écrive encore d'autres ouvrages, mais le gros de mon travail est fini. C'est parti, et cela ne s'arrêtera plus. C'est gagné. Quoi ? La révolution culturelle. C'est il y a quatre ans qu'il aurait fallu m'étouffer. Maintenant c'est trop tard. Une soudure historique et philosophique est assurée. Ma disparition n'aurait plus d'importance. Mais pour bien m'expliquer je dois remonter plus haut. C'est un fait que j'ai pressenti, annoncé, presque



Les nouveaux philosophes

décrit, Mai 68, pendant les deux années qui le précèdent. Je sentais que ce monde devenait de moins en moins tolérable en ses profondeurs à nos poussées plus profondes. On sait qu'il reposait tout entier, depuis deux siècles, sur une conception de l'homme que je ne caractérise pas exactement par l'athéisme ni par le matérialisme, mais par la mort de Dieu tout de même, et par ce qui en l'homme est « humain-rien-qu'humain », par le refus de sa transcendance intime, de ce dépassement interne infini qui selon moi le fait homme. Refus ou refoulement ? Refus, élimination efficace, si cet absolu de l'individu n'existait pas. Refoulement, s'il existait. Tel était le dilemme, et il m'était aisé de conclure : ou bien cette exténuation humaine, cette aliénation personnelle et sociale, cette Mort de l'Homme sur quoi s'accordaient alors philosophie et sciences humaines allaient indéfiniment aboutir en un pur néant ; ou bien le principe actif, transcendant et refoulé de notre existence — quelque nom qu'on lui donne : Dieu n'est pas nécessaire — allait revenir tout à coup, par effraction, sans conscience, et tout faire éclater en convulsions physiques et confusions mentales d'origine spirituelle, début de délivrance. Je pariais sur la seconde hypothèse où l'on reconnaît Mai : il vint et se présenta ainsi.

J'avais écrit notamment, dans une lettre publique à De Gaulle : « Quelque chose viendra, je parie de l'extrême-gauche », prophétie où j'avais peu de mérite. Si c'étaient les racines, ou fondements de ce monde, bref sa culture, qui nous devenaient sourdement insupportable, il était à prévoir qu'il serait subverti d'abord par les plus explicitement insatisfaits, les extrémistes. Mais ici s'amorçait un ample malentendu historique et philosophique qui serait

long à se dissiper. Cet univers qu'aspirait à renverser le fond de notre être, ce n'était pas seulement le monde capitaliste : c'était toute la culture capitalo-communiste de ces deux siècles. Mais ils ne le savaient pas, ces jeunes. Ils ne pouvaient pas encore, pris qu'ils étaient dans notre culture, ni le penser, ni le dire. Les idées, les mots justes devaient naître, jaillir, se révéler plus tard, en sillages d'actes et de gestes. Il était prévisible que dans le vide de ce séisme, de cette fracture géologique de Mai, les contestataires de notre culture, pour dire et penser quelque chose, se raccrochent avec rage à l'idéologie apparemment contestataire interne à cette culture : le marxisme. Il était prévisible que les soixante-huitards, ignorant qu'ils contestaient aussi le marxisme, commencent par lui faire un magnifique

Lévy, le fondateur.

Il est, à vingt-huit ans, le maître d'œuvre de cette « nouvelle » pensée, directeur de collections chez Grasset. Dans son livre « La Barbarie à visage humain », cet agrégé de philo, s'est défini comme « l'enfant naturel d'un couple diabolique, le fascisme et le stalinisme ». Il fait preuve d'un profond pessimisme sur l'avenir d'une société fondée sur le rationalisme marxiste. Bernard-Henri Lévy élève seul, rue des Saints-Pères, sa fille Justine-Juliette, quatre ans.

été de la Saint-Martin, ou encore à lui faire pousser son chant du cygne : on reconnaît là les années 1969, 1970, 1971.

Et cela d'autant plus que la faille de Mai, au lieu d'achever de s'ouvrir, serait soigneusement obturée par le béton de la répression de droite et des appareils de gauche. Je savais tout cela et ne m'inquiétais guère. « Allez, tout s'éclaircira », disais-je à mes camarades dans « Qui est aliéné ? » (1969). Pourtant la déchirure, cette fois de lumière, fut un peu plus longue à venir que je ne pensais. Et cela aurait pu traîner encore





un peu sans l'arrivée de Soljenitsyne. Mais il était fatal que cela vint. Et cela devait forcément venir chez ceux des gauchistes que leurs camarades idéologues estimaient, dès 1968-1970, quelque peu fous —
— populistes, romantiques ou mystiques, au choix — j'entends les maoïstes de « Vive la révolution » et de « la Cause du peuple ». Ce sont ceux-là dont je fus peut-être un peu l'oncle ou le frère aîné, pour les avoir aimés personnellement dans la lutte, pour avoir

cheminé avec chacun d'eux dans l'échec public et l'épreuve plus intérieure, pour les avoir attendus à l'issue de leur désespoir. Ce sont ceux-là, et non pas ceux que l'on nomme depuis peu, à Paris, « les nouveaux philosophes ». Ces deux groupes ne se recourent quasiment pas. Je n'ai rien de commun avec Jean-Marie Benoist. Je suis séparé de Bernard-Henri Lévy par Mai 68, sa transcendance active dont j'attends le retour proche, par conséquent son

optimisme. J'attendais donc. Lorsque je publiais en 1975 mon « Ce que je crois », je me sentais très seul et très exposé. A quelques jours de là paraissaient « L'Espoir gravé », d'Hélène Bleskine, et « la Cuisinière et le Mangeur d'hommes », d'André Glucksmann. Premiers chocs, premiers bris du carcan idéologique, ici par la poésie et le vécu de Mai, là par la pensée libre libérant son auteur même. Au printemps 1976 paraissaient « l'Ange »,

de Lardreau et Jambet, deux autres maos, cherchant les conditions d'une vraie révolution, d'une rébellion féconde dans la rupture transcendante de ce monde — le reste, et surtout les idéologies ou systèmes de la liberté de l'homme à plat, étant assurances de despotisme. Thèse que reprennent « les Maîtres penseurs » de Glucksmann, trop grand livre pour que j'en parle après tant d'autres, dont mon « Socrate » ne fait que développer un

(Suite page 47)